

colonne dans laquelle j'étais si bien, et où j'em'étais fait de véritables amis. Heureusement ils font partie de ma division, et nous nous retrouverons devant Puebla.

Quecholac, où je suis maintenant, est un gros village qui est loin d'être d'une gaieté folle : c'est triste au possible, et en outre on ne peut guère aller se promener, car les guérilleros sont dans la plaine. Notre seule distraction est de boire et de manger, aussi nous nous en acquittons en conscience. Je n'ai jamais vu une popote aussi luxueuse que la nôtre ; nous faisons continuellement des festins de Balthazar, et nous avons du vin. Seulement, à la fin du mois, je crois que le quart d'heure de Rabelais doit être dur.

A l'heure présente, vous ne vous doutez pas, en France, que nous sommes aussi peu avancés.

L'Empereur doit bien regretter notre lenteur, surtout à cause de l'ouverture des Chambres qu'il a reculée jusqu'au 15 février, sans doute dans l'espoir de la nouvelle de la prise de Puebla au moins.

On dit que nous sommes encore ici pour un mois, qu'à cette époque seulement nous aurons tous nos moyens de transport. Il est à présumer que Puebla ne tiendra pas plus de quinze jours, mais après la prise nous perdrons probablement un grand mois à organiser une nouvelle base d'opérations avant de marcher sur Mexico. Il peut bien se faire qu'alors nos courriers soient interrompus pour un temps plus ou moins long ; si donc vous ne receviez pas de mes nouvelles, ne vous en inquiétez pas.

Souvenirs à tous nos amis.

Je vous embrasse tous trois comme je vous aime.

H. L.

XIII

Quecholac, 4 février 1863.

Nous vivons assez facilement ici ; volailles et légumes ne nous font pas défaut ; mais depuis que nous sommes sur les hauts plateaux la poussière nous cause de véritables souffrances. Cette poussière continuellement soulevée par le vent est accablante ; elle pénètre à travers nos vêtements, nos chaussures, et malgré tous les soins de propreté que nous prenons, nous nous faisons honte à nous-mêmes.

Nous avons en outre la peau cassante et d'une sécheresse inouïe ; cela tient à l'altitude élevée où nous nous trouvons placés. L'air étant très raréfié, puisque la pression atmosphérique n'est plus que de 0,51, il en résulte que la transpiration se fait pour ainsi dire des pores à ciel ouvert, sans être accompagnée de l'humidité qui est pour les tissus cutanés ce qu'est la rosée pour les plantes.

En outre, lorsque souffle le vent du sud, l'air est encore moins dense, et nos poumons habitués à beaucoup d'oxygène n'ont plus une nourriture suffisante. Aussi sommes-nous hors d'haleine pour rien, en marchant seulement au pas sur le sable, et il n'y a pas moyen de marcher sur autre chose.

Nous sommes toujours à Quecholac, harassés de notre inaction. Le général en chef est d'une prudence qui à mes yeux devient de l'imprudence ; il fait à

cette triste armée mexicaine l'honneur de la traiter comme une armée russe, ou une armée autrichienne. Aussi lorsqu'il y a le plus petit combat dans les environs, où nous avons seulement un homme blessé, fait-il des ordres pompeux et prolixes, bien que les Mexicains prennent toujours la fuite quand ils nous aperçoivent.

Il est à regretter que le général en chef ne se soit jamais trouvé à un de ces combats; il aurait pu ainsi juger la valeur de l'ennemi à qui il a affaire, et aurait probablement beaucoup rabattu de son luxe de précautions.

D'après les mouvements de troupes qui ont lieu en ce moment, il paraîtrait que le général en chef est décidé à nous faire avancer jusqu'à Huamantla, et de là à Tlascala, ville importante dans laquelle il y a douze ou quinze moulins et par conséquent de la farine.

Mais, comme toujours depuis le commencement de cette campagne, nous faisons les mouvements trop tard, parce que nous avons donné à l'ennemi le temps d'épuiser, d'enlever ou de détruire toutes les ressources.

Tout le monde dans l'armée est convaincu, et tous les combats que nous avons eus l'ont bien prouvé, que trois bataillons, deux escadrons de cavalerie, et une batterie d'artillerie peuvent parcourir tout le Mexique sans que l'armée mexicaine toute entière ose les attaquer. D'après ce principe, il était naturel d'occuper le plus de terrain possible pour en acquérir les ressources, et on pouvait le faire avec d'autant plus de sûreté que l'on sait que les

généraux mexicains tiennent leurs troupes enfermées à Puebla, dans la crainte qu'elles ne désertent ou se débandent.

Il paraît qu'on a dit et redit tout cela au général en chef, sur tous les tons, mais il n'a rien voulu entendre, et se borne à répondre que lorsqu'il se mettra en route, il ne s'arrêtera plus. Cela est probable. Mais que de temps perdu!

D'après nos appréciations, et le peu que nous savons du grand quartier général, nous ne nous mettrons pas en marche pour Puebla avant les premiers jours de mars. Les renseignements que nous avons recueillis soit par des déserteurs, soit par des habitants, concordent tous à dire que cette ville est de tous côtés entourée d'ouvrages de fortification.

Je crains fort qu'avec l'esprit qui jusqu'à présent a présidé à la conduite de cette guerre, nous ne nous amusions à vouloir faire un siège régulier qui nous assurera, il est vrai, la possession pied à pied de Puebla, mais qui nous coûtera beaucoup de temps, et surtout nous forcera à manger nos vivres de réserve, et à dépenser beaucoup de munitions. Il nous faudrait alors passer un mois au moins à Puebla pour nous ravitailler, et en faire une nouvelle base d'opérations; nous arriverions ainsi à la saison des pluies qui pourraient arrêter net notre marche sur Mexico.

C'est précisément sur cette saison des pluies que je compte pour presser le général en chef, et le forcer à quitter Orizaba, où il reste beaucoup trop longtemps. Depuis un mois il devrait être sur le plateau pour voir et juger par lui-même.

Pour le moment notre plus grand désir est de nous porter en avant, de prendre Puebla, d'arriver à Mexico, et de retourner en France le plus vite possible.

Malheureusement nous n'apercevons ce moment si désiré que dans un horizon couvert de brouillards qui ne nous permettent pas de juger des distances, non pour ce qui est de faits de guerre, mais pour ce qui a trait à la politique.

Une fois que nous serons à Mexico, quel traité allons-nous faire, et avec qui? Voilà la question.

Nous sommes tellement écrasés de besogne insignifiante que je n'ai le temps d'écrire à personne. Excusez-moi auprès de nos amis. Je vous embrasse.

H. L.

XIV

Acacingo, 20 février 1863.

Je n'ai que quelques minutes à vous donner pour vous rassurer sur ma santé et pour que ce courrier, qui va partir, vous apporte comme tous les autres une lettre de moi.

Nous avons quitté Quecholac il y a trois jours, pour venir à Acacingo, qui en est à quatorze kilomètres. — Les troupes mexicaines qui l'occupaient se sont retirées à notre approche. Hier nous avons été faire une reconnaissance sur Tepeaca, qui est un peu sur la gauche de la route de Puebla.

L'ennemi nous attendait là. Il y a eu un petit combat qui s'est terminé comme d'habitude par la retraite très précipitée des Mexicains. Malheureusement nous avons perdu 3 sous-officiers et 2 chasseurs d'Afrique qui ont été tués; 3 chevaux de ces tués ont été pris par l'ennemi.

Aujourd'hui j'ai été faire une reconnaissance dans une hacienda avec un peloton de cavalerie pour y chercher du blé et de l'orge, et à mon retour on m'apprend que le courrier part à cinq heures. Je suis chargé de l'accompagner jusqu'à Quecholac où je suis très content d'aller pour y revoir d'anciens amis de ma première colonne.

Il est sûr que le général en chef va monter sur le plateau dans cinq ou six jours, et presque certain que le 15 du mois de mars nous serons à Puebla.

Je n'ai pas reçu vos lettres parce qu'elles sont allées à mon ancienne colonne : je sais seulement que j'en ai un grand nombre.

Je vous embrasse.

H. L.

XV

Acacingo, 28 février 1863.

Je vous remercie de votre exactitude à m'écrire. Vous ne pouvez vous imaginer quel bonheur c'est pour nous de recevoir des lettres. Le dernier courrier a été très généreux, il m'en a apporté douze.

Marie a pris toutes les précautions possibles pour

que je reçoive de vos nouvelles dans le cas où mes lettres continueraient à vagabonder dans le Mexique, et elle a été bien inspirée en mettant un mot dans la lettre de Madame Cornu. Mais vous êtes rassurés depuis longtemps, et vous savez aujourd'hui que mes courriers m'arrivent régulièrement.

Nous allons sortir de la voie passive pour entrer dans celle de l'action.

Le général en chef est enfin arrivé hier à Quecholac où on a réuni un million de rations, ce qui nous fait cinquante jours de vivres assurés pour toute l'armée.

Aujourd'hui le général en chef préside un conseil de guerre dans lequel on va arrêter les dernières dispositions.

Il est décidé que l'on investira Puebla de façon à faire la garnison prisonnière, ou au moins à la désorganiser de telle sorte qu'elle ne puisse se reformer sous Mexico.

Dans deux ou trois jours, nous allons marcher sur Amozoc qui ne sera que faiblement défendu. Là il nous faut un temps matériel encore assez long pour l'installation de nos magasins, de notre parc d'artillerie et d'un hôpital, car Amozoc sera notre dernier point d'appui pour le siège. Il me semble que ce retard aurait pu être évité, si le général en chef avait voulu nous laisser occuper Amozoc comme le lui demande depuis longtemps le général Douay.

Les renseignements que nous avons sur Puebla s'accordent tous : la ville est entourée de fortifications, et il s'y trouve trois cents canons. Cet appareil de défense ne nous effraie pas beaucoup, et

nous sommes persuadés qu'une fois maîtres d'un ouvrage quelconque de l'enceinte, la ville tombera.

Si l'on brusque l'attaque, ce sera l'affaire de cinq ou six jours ; mais pour cela il ne faut pas suivre les conseils du génie qui demande une attaque en règle, avec des parallèles.

J'espère que le général en chef ne tombera pas dans le panneau ; nous le croyons d'autant plus qu'on dit qu'il voudrait entrer dans Puebla le 16 mars, anniversaire de la naissance du Prince Impérial ; il est déjà bien tard pour cela, et je ne le crois pas possible. Mais il y a une autre raison qui doit engager le général en chef à se presser. C'est l'arrivée de la saison des pluies qui commence habituellement dans les premiers jours de mai, et qui cette année sera probablement avancée : les orages inusités que nous avons en ce moment nous le prouvent.

En faisant un siège régulier qui nous demanderait beaucoup de temps, nous mangerions nos vivres, et nous serions exposés à user beaucoup de munitions, et nous en avons peu. Nos pièces ne sont approvisionnées qu'à trois cents coups. Il nous faudrait alors faire à Puebla une nouvelle base d'opérations, ce qui nous demanderait au moins un mois, et nous gagnerions ainsi le mois de mai. Alors notre marche sur Mexico deviendrait excessivement difficile et peut-être impossible.

Le spectacle que présente le Mexique sur tous les points que nous avons parcourus est toujours de la même tristesse ; partout des ruines, des voleurs, un peuple lâche et sans vigueur qui se laisse dominer par une poignée de coquins. Il suffit de cinq ou six

guérilleros pour venir rançonner, piller, incendier, et faire trembler une ville de douze à quinze cents âmes. Aussi il en résulte que partout où nous passons, les habitants se tiennent à l'écart dans la crainte de donner prétexte de pillage aux guérilleros après notre départ.

Ces précautions du reste sont inutiles, car messieurs les guérilleros ne sont pas gens à s'arrêter pour si peu.

En beaucoup d'endroits nous avons essayé de former des gardes nationales; à peine étions-nous partis, qu'au lieu de se servir des armes que nous lui avions données, cette garde nationale les livrait à douze ou quinze bandits sous la terreur desquels elle a l'habitude de trembler.

Depuis si longtemps que nous sommes au Mexique, nous ne sommes maîtres que du point que nous occupons. Avons-nous quitté un lieu quelconque, les guérilleros y entrent une heure après notre départ, et il en sera ainsi jusqu'à Mexico.

Là que ferons-nous? Irons-nous lancer dans les gouvernements de Guanajuato, de Guadalajara, où Juarez se retirera, dit-on?

D'un autre côté, si nous voulons établir un gouvernement sortant du vote universel, quelle influence pourrons-nous exercer puisque les populations seront toutes sous la crainte des guérilleros?

On dit que nous sommes attendus avec une grande impatience à Mexico, et par les étrangers et par la classe riche qui sont surchargés d'impôts arbitraires. Il paraît qu'on vient de les imposer de 20 % sur le capital.

Les retards qu'éprouve notre marche sont d'autant

plus regrettables que les bonnes dispositions que cette partie de la population pouvait avoir pour nous s'émoussent, et s'usent en voyant que nous sommes impuissants à la secourir en temps opportun.

Peut-être n'arriverons-nous à Mexico que pour assister à sa ruine, et alors nous ne devons pas compter sur un grand enthousiasme.

Evidemment nous avons rencontré de grandes difficultés, mais on aurait pu aller plus vite que nous ne l'avons fait. Le général en chef a été d'une prudence outrée, et il n'a rien voulu donner au hasard. C'est un tort de sa part d'avoir pris tant de précautions, bonnes devant une armée européenne, mais d'une grande superfluité devant des Mexicains en rase campagne.

De plus, au lieu de s'éterniser à Orizaba, il devrait être depuis plus d'un mois sur le plateau. Là il aurait été à même de juger par ses propres yeux, et de stimuler le zèle de tous les services; il lui aurait été bien plus facile de tirer à lui étant sur le plateau, que de pousser étant à Orizaba.

Ces retards qui n'ont pas de gravité au point de vue de la guerre, car au contraire ils assurent notre succès d'une manière encore plus certaine, en acquièrent une grande au point de vue politique, en ce sens qu'ils ont refroidi le faible parti qui pouvait être pour nous. Aussi je me figure que les difficultés diplomatiques seront encore plus sérieuses que celles de la guerre, d'autant plus qu'il paraît certain que la concorde ne brille pas au grand quartier général. N'y ayant jamais été, je ne vous parlerai pas des bruits qui circulent; mais il est avéré que M. Dubois

de Saligny est brouillé avec le commandant Billiard, chef de bureau politique, auquel, en plein bal, il aurait refusé de donner la main parce que ce dernier aurait dit que M. Dubois de Saligny et Almonte trahissaient par leurs manœuvres le général en chef.

Le général en chef qui sait depuis longtemps ce que vaut l'aune du Saligny aurait naturellement pris parti pour le commandant Billiard : de là un froid très prononcé entre lui et Saligny. •

Quelle faute on a commise de laisser ici cet homme objet de l'animadversion générale !

Quant à Almonte, il n'est plus là que pour la forme. Le général en chef ne le voit plus, ce qui, comme bien vous pensez, le fait rager et intriguer de plus belle.

Si la première expédition du Mexique avait été indépendante, et n'avait pas eu lieu à la remorque d'Almonte et surtout de Dubois de Saligny, il est presque certain qu'elle aurait réussi.

En résumé, plus nous allons, et plus nous voyons les difficultés qui vont surgir de la politique.

Par contre, nous ne nous doutons pas des moyens de sortir d'ici d'une manière convenable.

Peut-être verrons-nous plus clair après la prise de Puebla qu'il nous tarde de commencer.

Je suis en parfaite santé et tout à fait en état de supporter les fatigues s'il nous en est réservé ; mais je ne crois pas qu'elles soient grandes. Quant à ma position, à mon état-major, elle est toujours bonne ; je suis très bien avec tout le monde, mais je ne fais partie d'aucune coterie, et mes actions n'ont pas, je crois, monté.....

H. L.

XVI

Sous Puebla, le 31 mars 1863.

En descendant de garde de tranchée, je viens d'apprendre que, par je ne sais quelle combinaison de convois, on fait partir un courrier ce soir à six heures. Je n'ai que quelques instants à vous donner, mais le principal pour vous est de savoir que je me porte bien, et que les boulets et les balles, selon leur louable habitude, m'ont respecté.

Nous sommes devant Puebla depuis le 18.

Nous avons fait un mouvement tournant superbe pour venir nous établir à l'ouest de Puebla, et nous mettre à cheval sur la route de Mexico. Ce mouvement parfaitement exécuté, avec beaucoup de peine, à cause du manque de routes, traversant de nombreux ravins, a beaucoup surpris les Mexicains. Ils n'ont pas eu l'audace de sortir dans les moments critiques où nous franchissions avec nos bagages ces immenses ravins, appelés *barrancas*.

Pour traverser ces ravins, nous étions obligés de quadrupler les attelages d'artillerie, et encore tous les hommes poussaient aux roues. Enfin, nous avons pris sans coup férir possession de Cerro de San-Juan, position très importante, longeant la route de Mexico, et dominant les premiers ouvrages de l'ennemi qui n'en sont distants que de 2,000 mètres.

Ce premier succès si facile avait mis l'eau à la bouche de tout le monde, et on aurait voulu se jeter tout de suite dans le premier ouvrage nommé le Pénitencier ou San Xavier, car le Pénitencier et le couvent de San Xavier qui se touchent ne forment qu'un seul ouvrage, entouré d'un retranchement en terre.

Il est positif que lorsque nous sommes arrivés, les Mexicains ne nous attendaient pas de ce côté, et que San Xavier n'avait pas d'artillerie; mais on pouvait d'un moment à l'autre le bourrer de monde.

Dans la crainte de cette éventualité, le général en chef n'a pas voulu d'attaque de vive force, et a décidé que l'on ferait un siège régulier.

Le 23, on a ouvert la tranchée; les Mexicains ne comprenant probablement rien à ce que nous faisons, ne nous ont nullement inquiétés, et en trois jours nous avons établi notre troisième parallèle, ne perdant que deux hommes. C'est alors que j'ai monté ma première garde de tranchée.

Nous n'étions plus qu'à soixante-dix mètres du saillant de San Xavier, seulement on ignorait la hauteur du fossé.

On a décidé qu'un officier d'artillerie, un du génie et un d'état-major iraient le reconnaître pendant la nuit.

Comme j'étais de garde, j'ai demandé à être chargé de cette mission.

A deux heures et demie du matin, quand la lune a été couchée, nous sommes partis tous les trois, nous glissant à plat ventre chacun dans une direction différente, et devant nous réunir au saillant. Nous

n'en étions plus qu'à quinze ou vingt mètres quand nous avons été aperçus par les factionnaires qui nous ont envoyé trois coups de fusil; en même temps on sonne une cloche dans l'intérieur de l'ouvrage, et aussitôt tout le Pénitencier est illuminé par une fusillade épouvantable partant de ses fenêtres; l'artillerie se met également de la partie.

J'étais en ce moment sur une petite hauteur, où il n'y avait pas moyen de rester. Je n'hésite pas, je me remets sur mes jambes, et me dirige en courant vers le point où je supposais être la quatrième parallèle que l'on était en train de creuser en ce moment.

Nous avions prévenu la quatrième parallèle de notre sortie, lui disant de ne pas tirer sur nous à notre retour.

Comme il faisait nuit noire, je manque la quatrième parallèle, et je tombe dans un boyau de communication en arrière. On me prend pour la tête de colonne des Mexicains, et il n'était que temps que je me fisse reconnaître.

Ce boyau, comme la quatrième parallèle, était à peine commencé, et pour se mettre à l'abri, il fallait se caser comme un lapin.

Le feu des Mexicains a duré pendant une heure sans que nous tirions un coup de fusil; nous les attendions à la baïonnette s'ils étaient sortis, mais ils s'en sont bien gardés.

Ils nous ont tué 3 hommes, et blessé 9 dont 3 sont morts peu après.

Sur mes deux compagnons de reconnaissance un a suivi mon exemple, et l'autre qui au moment de la fusillade longea un petit fossé, s'est blotti

dans ce fossé, et n'est rentré qu'après le feu. Lorsque nous nous sommes retrouvés tous les trois, nous avons été bien heureux de nous voir sains et saufs.

La quatrième parallèle ayant été terminée dans la nuit suivante, on a résolu l'attaque de San Xavier pour le lendemain à cinq heures du soir. Nos troupes y sont entrées avec leur élan ordinaire, ont tué 200 Mexicains et ont fait 150 prisonniers, et le reste de l'ennemi a pris la fuite.

L'ordre était de ne pas dépasser l'ouvrage, mais quand même on aurait voulu le faire, cela eût été impossible, l'ennemi ayant accumulé de l'artillerie dans toutes les rues, et mis toutes les maisons en état de défense.

On a fait prisonnier le chef du génie; il dit qu'ils sont décidés à pousser la défense jusqu'à la dernière extrémité.

En résumé, le morceau est plus difficile à avaler que nous ne le supposions, car ces gens-là derrière des murailles ont une certaine force de résistance.

Cependant nous espérons en venir à bout dans huit ou dix jours, et cela sans trop de pertes, avec notre système de cheminement dans les maisons. Pour la prise de San Xavier, nous avons eu 120 hommes hors de combat. Le général de Laumière qui commande l'artillerie a reçu une balle dans la tête, mais on dit que la blessure n'est pas grave. Il y a eu cinq officiers tués, dont un de mes camarades intimes, qui était mon ancien à l'École, et qui m'a appris l'exercice. Le pauvre garçon était marié et père de trois enfants. Sa mort m'a été très sensible.

J'ai retrouvé ici le capitaine du génie Meunier; il

va très bien, dites-le à ses sœurs. C'est un très bon et très crâne officier qui est très apprécié.

En ce moment on n'a guère le temps de se faire des visites, mais après la prise de Puebla, je me propose de le voir souvent, car je l'aime beaucoup, et il me le rend bien.

Je n'ai plus rien à vous dire, si ce n'est qu'il fait aujourd'hui un froid glacial. Je crois n'avoir jamais eu aussi froid de ma vie que cette nuit vers trois heures. Je n'avais pas emporté mon caban et mal m'en a pris; à ma première garde je serai plus prudent.

Je vous embrasse.

H. L.

2 avril 1863.

Le départ du courrier a été retardé de deux jours, et j'ajoute ces quelques mots pour que la date de ma lettre vous paraisse moins ancienne quand vous la recevrez.

Pendant ces deux jours, je n'ai pas eu le temps de vous écrire, parce que j'ai sans cesse été en courses. La cavalerie ennemie qui est dans la place voudrait rompre notre ligne d'investissement et se sauver, de sorte que lorsqu'on l'entend remuer, on va vite boucher le trou vers lequel elle se dirige.

Depuis avant-hier, nous avons pris quatre pâtés de maisons. On n'arrive à chaque pâtre qu'après l'avoir percé à jour, et bien entendu, lorsque nous nous y établissons, les soldats prennent tout ce qui est à leur convenance.

C'est décidément une guerre de rues que nous

faisons. Je crois que j'étais très modéré en vous disant plus haut que nous en avons encore pour dix jours.

Nos combats de chaque nuit finiront comme à Sébastopol par nous coûter beaucoup plus cher qu'une attaque de vive force, et quand nous entrerons dans Puebla, nous ne trouverons en grande partie que des ruines.

Que diront les populations auxquelles nous répétons chaque jour que ce n'est pas à elles que nous faisons la guerre ?

Hier, j'ai été en reconnaissance à Cholula, jolie petite ville à trois lieues de Puebla. C'est là que sont les ruines du plus fameux temple aztèque qui soit au Mexique. C'est tout bonnement un énorme piton qui ressemble à une petite montagne au pied du Popocatepelt. Son seul mérite est d'être fait en briques séchées au soleil. Il en a fallu un nombre effrayant, et par suite des bras à proportion. Du reste, les avis sont partagés : les uns disent que c'est une montagne naturelle arrangée, et les autres que c'est l'œuvre de la main des hommes; moi, profane, d'après ce que j'ai examiné, je pencherais pour le premier avis.

H. L.

XVII

Pénitencier de Puebla, 18 avril 1863.

Le bruit court qu'il y aura demain un courrier pour Vera-Cruz. Quoique ce ne soit pas très officiel, je prépare cette lettre à tout hasard pour ne pas être

pris au dépourvu, et vous rassurer sur ma santé, qui est maintenant excellente. J'ai été malade; je vous raconterai cela plus loin, à l'article tristes nouvelles.

Comme vous le voyez, d'après la date de cette lettre, nous avons changé de place. Dans ma dernière lettre, je vous disais que je croyais être bien modeste en pensant que nous en avons encore au moins pour dix jours de siège. Mes prévisions, malheureusement, n'étaient que trop vraies. Les Mexicains se défendent avec une énergie dont nous étions loin de les croire capables. Ensuite il n'y avait ni direction ni ensemble dans les opérations du siège. Chaque vingt-quatre heures, il y avait un général de tranchée qui souvent n'adoptait pas la manière de voir et de faire de son prédécesseur; en outre, il n'avait pas le temps de bien prendre connaissance des lieux dans ce dédale de percements de murs que nous avons faits pour communiquer d'une maison dans une autre et, par conséquent de se bien pénétrer de notre position afin de savoir ce qu'il y avait à faire.

De plus, le génie et l'artillerie travaillaient chacun de leur côté, sans se préoccuper de l'ensemble.

Un pareil état de choses devait amener de mauvais résultats.

C'est ce qui en effet a eu lieu.

Après nous être emparés du Pénitencier, ouvrage très fort et très important, nous avons pris assez facilement des cadres de maisons. (A Puebla, comme dans toutes les villes du Mexique, les rues sont toutes à angles droits, et les pâtés de maisons